

Une lecture de « Souffles et Songes »

Vénéneuse beauté du monde Ainsi se termine le premier poème de « Souffles et Songes ». Entrons donc par ce biais dans l'univers de Colette Gibelin. Dans cette œuvre déjà importante – et pas seulement parce qu'elle est déjà faite d'une quinzaine d'ouvrages – le monde effectivement est toujours regardé avec éblouissement. Avec éblouissement et angoisse. C'est une constante. Une des nombreuses constantes de ce travail où le changement que l'on perçoit souvent d'une publication à l'autre est toujours le réajustement mineur d'une permanence majeure. Eblouissement et angoisse devant le monde.

Mais déjà on hésite: devant le monde ? ou dans le monde ? et d'hésiter conduit à s'interroger sur ce qu'est le monde dans la poésie (ou avec la poésie?) de Colette Gibelin.

Remarquons-le: le monde n'est pas extérieur au Poète, pas plus qu'il n'en émane. C'est assez difficile à penser dans l'abstrait, car enfin où est alors le Poète ? mais souvent, Colette Gibelin signale qu'il s'annonce, le monde, par un suspens, une parenthèse, un espace qui se creuse dans le temps quotidien et c'est aussi bien un surcroît... *Une respiration plus large soudain, / révèle l'entrée en scène de l'inattendu, / espéré toujours / comme une proie...* Avant même de suffoquer, prise à la gorge par l'angoisse et l'éblouissement, Colette Gibelin se perçoit, semble-t-il, saisie par l'attente et par la surprise. *L'air, ce manque, / ce vide, / où la clarté respire...* Quelque chose va se passer là où rien ne peut se passer puisque tout est déjà donné. Comme dans certains romans de Philip K. Dick, une pliure apparaît sur la surface quotidienne et soudain le monde est là. Un autre monde. Le monde.

*Comme une brèche ouverte,
Cette respiration
L'air me pénètre,
gonfle les voiles,
m'entraîne vers des horizons fugaces,
et vulnérables*

*J'ouvre toutes les portes de la chaleur
ou de la nuit
je crisse de sel et de sable.*

(Eclats et Brèches.)

Dans ce moment-là – et il faudra se demander s'il s'agit d'un instant ou d'une certaine durée – c'est un peu comme si les coordonnées habituelles du monde quotidien se brouillaient : les axes qui servent ordinairement à les définir disparaissent, remplacés par d'autres axes qui ne respectent plus ce qu'on attend d'un axe, cela se courbe, se voile, se gauchit, se désaxe... Mais, avec la poésie de Colette Gibelin, cela ne sombre pas dans l'informe, cela se réorganise, on a envie de dire triomphalement ou en tout cas glorieusement. Le suspens angoissant et exaltant annonce l'arrivée d'une épiphanie.

*Envolés, les oiseaux,
portés par la respiration du monde,
dans l'étonnement de l'azur
Un grand déferlement de voix pures, là-haut,
La-haut
Eclats du temps
rêve mystique
La délivrance est musique et splendeur
On dépasse le chaos
On s'ouvre à d'autres innocences
et nos élans intérieurs
enfin déploient leurs ailes.*

Ce monde que soudain on sent qu'on va entrapercevoir, ce monde-là n'est plus ce monde-ci. Plus exactement, il l'est toujours (et toujours plus) mais il l'est autrement, biseauté. Et alors que ce monde-ci est celui de la chute, plutôt de la rechute, (*Il faudra retomber/La nuit va nous déchirer/ nous rejeter sur des plages lointaines/ parmi les scories du malentendu/ de l'angoisse/ et du reniement. Eclats et Brèches*) ce monde-là est celui de l'envol : les perspectives n'y sont plus les mêmes. Et d'abord s'en envoler, ce n'est pas le quitter, ce monde-ci, car il s'accroche à vous, vous ne vous en débarrasserez pas ! Mais s'il pèse et ainsi menace toujours l'envol, ce monde-ci, l'exaltation est telle qu'elle est capable de soulever le fardeau. Colette Gibelin dit dans « Vivante Pierre » :

*Nuit de Sisyphe,
sans halte, sans recours
Il n'y a pas d'aurore éclatante et fragile
Juste cette fatigue
et l'habitude du naufrage*

*Mais l'étincelle, la sauvage, la brusque,
nous la portons en nous,
malgré nous,
plus tenace que les désastres*

*Envole toi, Sisyphe,
Un feu déjà se prépare
La nuit, la nuit éclatera
comme une graine prête à de nouveaux départs*

L'envol de Sisyphe et de son rocher réoriente soudain les perspectives que l'on prend sur le rocher, sur ce monde-ci. Et ce monde-là c'est alors l'avènement de ce monde-ci vu autrement. Le monde à l'état naissant. La jubilation de se laver alors dans la lumière (*une étrange lumière invite au songe / révélant la naissance du monde*), lumière lustrale qui lave de toutes les salissures. Oui, malgré l'angoisse, un éblouissement (*intarissable, une fontaine s'extasie dans la lumière. Le Jour*

Viendra. La Nuit aussi.)

L'air, l'eau, la terre, le feu, Colette Gibelin, tour à tour ou ensemble les célèbre car ce sont et ce ne sont pas les éléments qui font et défont la beauté du monde. Dans « Souffles et Songes » l'air est bien sûr privilégié sous la forme du vent mais il renvoie en permanence à ses autres faces :

*L'air m'enveloppe,
me berce
comme l'eau maternelle
douce et sauvage au fond du rêve
Je suis sans nom
Aigle et poisson
dans la tentation du vide et le bouillonnement des choses...*

*Pierre dissoute
Liquéfiée dans le vent
Le solide n'a plus de base
Plus de mémoire
Eclatement
Pierre torche dans le bouillonnement du monde...*

*Le poème est un court-circuit
qui porte l'incendie
jusqu'au cœur de nos plus lourds sommeils
Rapt et ravissement
Il fonce, rapace au bec de braise,
sur la vie léthargique...*

Cet entrelacement batailleur des quatre éléments, Colette Gibelin sait l'évoquer avec une jubilation, une âpreté qui, d'être, elles aussi, inséparables et contradictoires, à la fois émerveillent et angoissent. Aux aguets, aux écoutes, aux lisières *un grand désir de vivre gonfle les robes hirondelles*, agrippée au vivre, elle veut *caresser l'absolu comme une peau soyeuse / mais condamnée*. Oui, vénéneuse beauté du monde quand ce monde-ci tare ce monde-là. Et c'est toujours le cas. C'est pourquoi on entend toujours dans la poésie de Colette Gibelin, et même et surtout quand elle chante l'éblouissement, une détresse profonde, devenue au fil des recueils plus ontologique, moins existentielle, on dirait.

Avant de s'attarder sur ce qui reste la tonalité principale de cette œuvre, l'éblouissement jubilatoire, il faut, je crois, insister sur cette tristesse majeure si on veut essayer de partager la poésie de Colette Gibelin. Dans « Souffles et Songes », on remarquera qu'elle se manifeste surtout à la fin d'un grand nombre de poèmes, souvent sous la forme d'une interrogation sans réponse. *Le questionnement n'a pas de fin / n'aura jamais de fin. (Est-ce la fin de la chasse / ou l'aube d'un nouveau regard ? ...J'écoute la montée du soleil/ et le grincement des questions/ qu'il faut poser au monde ...La vie n'est-elle qu'une escapade/ aux sources du soleil ? ...Il y a bien un début/ et une fin/ à toute chose/ Ou n'est-ce que béance ? ...Lourde est l'attente/// Nuages d'apocalypse/ Est-ce prémonition/ ou désir de désordre ? ...La plénitude est à ce prix/ n'est-ce pas ?)*

Ce questionnement fait sonner le poème comme la fêlure une cloche : la voix s'achève en suspension. Il n'y a pas de point final. Comme la fêlure une cloche, ce questionnement nappe l'atmosphère d'appels assourdis et désaccordés, si bien qu'il y a un soulagement quand la voix peut se porter sur le poème suivant, y cherchant, en vain, la note qui réaccordera le tout. Et quand il ne se matérialise pas par un point d'interrogation, le questionnement reste présent sous la forme, par exemple, d'une syllabe ouverte sur laquelle le poème se ferme (*Demain/ mais je parle peut-être d'hier...Cet air, volatil comme la pensée,/ soluble dans l'univers/ qui est l'univers...Il faut bien que le temps s'essouffle/ que la parole enfin s'apaise...En quête d'air,/ nous avançons, rebelles...Ainsi que de grands fauves/ en manque de tendresse...Déchirant/ le cri des mouettes/ Déchirant...Allégresse et fracture...)*

Bien entendu, on a envie de savoir l'origine de cette mélancolie qui peut déconcerter le lecteur sensible surtout à la sensualité de beaucoup de poèmes de Colette Gibelin. Les poèmes fournissent très peu de précisions factuelles : ce n'est pas leur propos (surtout dans les derniers recueils publiés jusqu'à présent) et

même quand on entrevoit quelque allusion à la vie quotidienne du poète (tel ou tel paysage, telle ou telle promenade dans tel ou tel paysage, telle ou telle déception, l'appel du muezzin aux minarets de Casa...), on sent, je crois, qu'il s'agit alors de quelque chose de secondaire. De secondaire dans l'ordre du poème, bien sûr, car il est hors de doute que l'écorchée vive vit rarement ces événements avec détachement ! Mais ils font partie de ce monde-ci et le poème parle de ce monde-là. Tout au plus peut-on penser qu'ils contribuent à nuancer de tristesse les moments de jubilation intense que le poème illustre dans le même temps qu'il les crée.

Et sans doute en va-t-il de même avec les événements médiatisés de la planète : Colette Gibelin n'est certes pas insensible à la misère, à l'oppression, à la révolte, aux dégradations de l'environnement, mais sa poésie ne s'y alimente pas, pas directement. Ces saloperies qui atteignent si fort la femme plombent ce monde-ci et ne l'améliorent pas ! mais l'essentiel est ailleurs.

L'essentiel est d'ordre philosophique. La mélancolie, la tristesse, parfois la détresse qu'on peut lire en mineur dans les poèmes de Colette Gibelin trouvent leur origine dans le constat amer, toujours recommencé et toujours à recommencer (puisqu'à chaque fois qu'on bute contre, tout est nouveau, tout est à refaire) que la finitude est insupportable. Magnifique et insupportable, mais d'abord insupportable.

*Ainsi que des faucons s'accouplant en plein vol,
arrimés à l'amour,
quelques fois à la haine
Perdus dans les hauteurs
et refusant d'un geste vaste
la pesanteur et ses limites*

*Ainsi que des rêveurs en quête de réel,
explorateurs d'espace
et de franchissement
dans tous les lieux du dire,
par le rythme et le souffle*

*Passagers clandestins,
cachant nos désirs d'absolu par peur des dieux jaloux
nous errons et planons
ballotés d'amours en refus
d'espoirs fugaces en douleurs provisoires
cherchant des points d'ancrage
dans les sables mouvants*

*Ainsi que de grands fauves
En manque de tendresse*

Ce poème, cité en entier, souligne la malédiction initiale qui dresse en permanence *la pesanteur et ses limites* face à ces clandestins que nous sommes, éperdus d'absolu et qui vont, tapis sous les cordages, esquisser maladroitement *un geste vaste* qu'ils n'achèveront pas. Mais il la signale, cette finitude, moins par les mots qu'il contient que par leur agencement, témoignant d'une maîtrise de la langue et de sa culture si intégrée qu'elle semble involontaire. Colette Gibelin, ici, pointe l'origine de sa mélancolie, mais avec une élégance si présente qu'on devine qu'elle puisse si facilement, la mélancolie, s'associer à l'extase jubilatoire.

Il n'est pas besoin de compter sur ses doigts pour sentir qu'ici la versification alexandrine la plus classique sous-tend le poème et qu'elle en est le moteur. « Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal » : José-Maria de Heredia dessine le filigrane du poème et Colette Gibelin l'admira beaucoup et sans doute est-elle restée fidèle à cette admiration. Mais ce qui est en cause ici et ce pourquoi on cite cette référence, c'est le traitement qu'elle lui fait subir. Réussissant à en conserver le sens musical tout en le chahutant avec tendresse, elle substitue la cellule rythmique de 3 (*arrimés à l'amour*) et de 4 (*la pesanteur et ses limites*) au geste vaste de l'alexandrin et, ce faisant, à la fois elle cite ses classiques, elle distancie et elle insiste. Et au premier vers, alexandrin parfait (le seul du poème) répond l'écho final d'un alexandrin impair coupé en deux qui lui répond dans l'ordre de la demi-teinte (*Ainsi que de grands fauves/ en manque de tendresse*) et de la fausse clôture. Remarquons en outre (?) qu'il y a aussi, sans doute, dans ce dernier vers un répons (plus qu'une réponse) aux « Conquérants » de Hérédia qui, penchés à l'avant des blanches caravelles, chaque soir espéraient des lendemains épiques ! *cherchant des points d'ancrage/ dans les sables mouvants...*

Et la ponctuation dans ce poème ! Pas un seul point (pas un seul point d'ancrage), pas même, bien entendu, le point final même suspendu ; mais, cinq fois la virgule (après le vol, l'amour, le réel et le dire et les clandestins dont le soulignement est encore une réplique aux Conquérants qui occupent le pont), ponctuation faible – dont on retrouve la faiblesse à la fin du troisième vers de la première strophe où l'initiale majuscule par laquelle commence le vers suivant n'est annoncée par rien – qui laisse aller sur son erre l'envol des faucons jusqu'à ce qu'il se perde dans les hauteurs comme on se perd dans les sables mouvants.

Oui : constat amer du dérisoire élan qui nous pousse à rêver d'un autre monde, c'est là le socle fluant où repose en hésitant la tristesse imprégnant l'éblouissement que la poésie de Colette Gibelin nous fait partager.

Pour moi, il est évident, en effet, que la tonalité dominante de cette œuvre s'appuie sur l'éblouissement devant le monde. Et c'est sur cet éblouissement que je veux insister maintenant. « Souffles et Songes » - si souvent travaillé par la mélancolie- ne semble pas à priori le recueil le mieux choisi pour parler de cet émerveillement. L'acteur principal, le vent, avant d'être porteur d'élan, y est d'abord ce qui emporte, ce qui déporte, ce qui efface peut-être, ce qui essouffle :

*Chemins de halage
dans les frémissements de l'herbe
Messages,
brûlures du vent qui efface les traces
enchevêtre les branches
proclame les incertitudes*

Le temps s'écoule au fil de l'eau

Certes, mais regardons-y d'un peu plus près : près du fil de l'eau, au ras de celui-ci, bruissent les messages que les frémissements de l'herbe adressent confusément on ne sait à qui, messages aux sens multiples, aux sens enchevêtrés comme sur le canal les branches des platanes, si bien que le chemin de halage, lui aussi, devient pluriel. Et si l'on ne comprend pas encore le sens de cette polysémie, on pressent qu'il y a là du sens possible, une richesse encalminée dont l'éclat est peut-être évoqué dans les brûlures du vent. Il faut tendre l'oreille. Le

temps s'écoute au fil de l'eau !

Et juste avant et juste après ce court poème (quand on relit les textes d'un recueil poétique, il y a forcément ce mouvement de va-et-vient) deux commentaires ouvrent la voie au sens et à l'émerveillement : *Le feu s'ouvre comme un fruit mur / pour élargir nos territoires...* et surtout : *Le vent dans l'or des soirs / ramène une paix fragile, / brin de paille de la longue marche / Les voix se dispersent, tendrement, / dans les parages de la nuit...* Oui, il y a là, j'en suis convaincu, une sensibilité retenue à la beauté des calmes quand ils sont à peine ensauvagés par le vent. *Il faut bien que le temps s'essouffle / que la parole enfin s'apaise...*

Je sais des eaux perdues où patientent les nénuphars. Cette paix fragile – que la saute de vent, soudain déportée ailleurs laisse enfin et brièvement entendre – ce silence frémissant fait des mille réajustements de l'herbe qui cesse un instant d'onduler sous les souffles, quelle angoisse de la deviner s'effaçant déjà ! quelle jubilation d'entrevoir ce qu'elle découvre *miraculeuse et tendre* ! les maisons blanches taguées par le mauve des bougainvillées ou l'or des soirs autour de l'appel à la prière mais aussi la menthe sauvage à deux écrasée, dans les grands pins les écureuils ou la danse des papillons quand le soleil ouvre les bras.

*... Habillée de ses plantes
ou nue, splendide,
elle danse la terre
Son haleine chargée d'effluves fauves
réveille la vie,
inonde l'espace
de ses rythmes légers...*

Mais il faut le reconnaître, s'il lui arrive souvent d'écouter tendrement la patience des nénuphars, Colette Gibelin se refuse à (s'interdit de) s'y abandonner. « Le Paroxysme seul » s'intitulait déjà un de ses premiers recueils (introduisant un très long silence...) : c'est qu'en effet ses poèmes souvent exultent devant ou dans l'éclat du monde. Elle dit, dans « Le Jour viendra. La Nuit aussi » : *de nouveau le monde est à vif / le monde est une plaie radieuse/ où s'éclaboussent nos mémoires/ ... et un peu plus loin le présent est ce cristal / où se reflète le monde / miroir magique mirant/ les pins de la colline/ et les genêts éblouissants...* Exulter dans le vif , exalter le vif du feu, se gorger de lumière (la lumière pour Colette

Gibelin, il faudra y revenir), *tous nos sens en alerte*, attendre les ferveurs, les explosions, *les mille tentations du vivre*, l'éclair, l'or pur, les fulgurances de l'instant, l'ivresse au cœur des choses, *Fièvre, flamme éblouie/éblouissante/le feu s'ouvre comme un fruit mûr*...les matins frémissants, l'apothéose des couleurs, les effluves fauves, le miracle du soleil, l'éblouissement végétal...

On pourrait continuer longtemps comme ça , écorchés par cette lumière qui évoque si bien celle de René Char, parfois. Van Gogh n'est pas loin non plus, ni les tournesols-cyclones. Françoise Rohmer, avec qui Colette Gibelin travaille souvent, fournit parfois un équivalent pictural de ce monde gorgé de couleurs saturées. Par exemple, pour la première de couverture qu'elle a réalisée pour « Eclats et Brèches », la reproduction offre un bleu royal comme jeté sur un volume ligneux dont les aspérités absorbent inégalement la couleur si bien que le bleu passe ici ou là au cyan ou au blanc, si bien que d'y passer ici ou là fait que la couleur principale jaillit du fond vers le spectateur et l'envahit de ce bleu sauvage, radieux. Impérial, impérieux, le bleu n'admet qu'en périphérie quelques taches ou traînées de vert, d'ocre, d'orangé où l'on aime à deviner, comme y couvant, le vif du feu.

Si l'on en croit la reproduction, l'éclat du bleu vif est alors biffé par un geste circulaire où les traces du pinceau subsistent et qui jette sur l'image l'antracite de son refus ébréché de griffures blanches : noir tumultueux où charbonne « *le négatif du soleil* », menace dans une certaine mesure mais ce n'est pas le sujet car la biffure se fait cadre carré à l'intérieur du carré de l'image, et s'y encadre le bleu insolent, plus lyrique que jamais. Ce jaillissement des couleurs pures, cet éclat, cette avidité avec laquelle le vif du feu s'alimente à ce qui le nie, je crois qu'on les saisit aussi dans « Souffles et Songes ».

Mais alors, comment lire : « *Se ressemble la vie / miraculeuse et tendre / comme une couleur qui s'efface / et s'éparpille* » ? D'où vient ? où va, cet effacement si présent dans le recueil ? *La vie / puissamment fragile* / Une réponse est peut-être à chercher dans l'éblouissement même : il est en effet à la fois instantané (et donc annulé dès que l'instant s'achève et l'instant s'achève toujours immédiatement) et travaillé par le « dur désir de durer ». Il y a en lui une exigence qui porte l'éblouie à vouloir retenir l'éclat durablement et dans son éclat d'éclat. Dans le vivre c'est impossible, mais il arrive que l'écriture poétique y parvienne quand par ses mots, leurs sonorités, le rythme de leur agencement, elle semble coïncider avec la durée fondamentale entrevue dans l'éblouissement. C'est que ces flashs éblouissants désignent un temps autre *Lances d'acier du temps / Fulgurances de l'instant*

/J'écoute la montée du soleil...La montée du soleil, oui, et tant pis pour Galilée ! Dans le temps quotidien de la vie, dans ce monde-ci, les instants d'extase, aussi miraculeux et tendres soient-ils, s'effacent et s'éparpillent, mais dans le temps du poème, l'impossible devient possible : ce n'est plus nous qui tournons et disons par inattention que le soleil change, c'est le soleil qui monte (et il ne descend pas, lui, il est là pour monter) s'identifiant au temps fondamental.

Et nous, dans cette affaire, convaincus d'être placés au cœur des choses mais seulement les effleurant, pris dans l'habitude ou (pire !) *la lente asphyxie du bonheur*, nous attendons et redoutons l'arrivée du souffle :

*Le vent me déstructure
m'entraîne sur des chemins nouveaux,
d'or pur ?
ou de boue dévorante ?
sur des chemins sans garde-fous
dans le désordre et l'éblouissement*

Mais il n'y a alors désordre que par rapport au désarroi de la surprise, car alors ce que le Poète découvre c'est l'ordre originel, si peu compatible avec les accommodements du quotidien qu'il paraît désaxé au premier regard. Le temps primitif auquel on accède alors c'est le temps d'avant les temps : les publications de Colette Gibelin permettent d'entrevoir ce qui demande à s'y représenter, ce temps d'avant que nous arrivions, ce temps qui nous attendait, minéral, immobile, comme ramassant en lui l'énergie solaire, prêt au mouvement, prêt pour l'explosion. Le contraire du temps, la durée ramassée dans l'instant. « Vivante Pierre » publiée en 2000 disait cette attente, presque cette souffrance :

*Quel songe minéral nous habite
et nous ronge
Roches déchirées
évidées
lambeaux déchiquetés du temps

Visage de granit
qui se voudrait cristal*

*En nous,
cette immobilité
haïe et recherchée...*

Il y a dans la poésie de Colette Gibelin une texture tellurique qui ne se dément pas, comme si le Poète se percevait élément paradoxal d'une totalité organique dont le caractère protéiforme exclut qu'elle se laisse décomposer en éléments. Quand elle dit – toujours dans « Pierre Vivante » - *il faudra revenir à la terre, / notre matrice/ Nous sommes cette poussière/ que le vent éparpille/Avec pour tout viatique/ cet incroyable orgueil de nos pensées fragiles* Quand elle confirme dans « Souffles et Songes » *L'espace se dilate, m'absorbe,/ se contracte, me digère/ Qui suis-je, fêtu sans nom/ dans l'estomac cosmique ?*, on entrevoit la présence et la permanence d'une intuition centrale (parfois contredite par d'autres, il faudra y revenir) lui montrant que la conscience est complètement intégrée à cette matrice/estomac dont elle ne s'échappe jamais réellement, si bien que se pose toujours la question des illusions de cette conscience qui se croit (et souvent se craint, se reproche, s'impatiente) assez autonome pour rêver, pour s'imaginer qu'elle en a été expulsée et qu'elle peut donc, souvent avec avidité, parfois avec désespoir, se retourner vers l'origine et la contempler de l'extérieur. Mais l'éblouissement angoissé résultant de ses illusions, aussi difficile à supporter soit-il, la conscience (nous, l'homme, je, tu) en joue pour se permettre d'apercevoir ce qui se passe à l'origine.

Bachelard suggérait, paraît-il, d'essayer de penser le temps non pas comme un continu mais comme une succession d'instantanés et il semble qu'il ait considéré l'attitude poétique comme la seule qui permette l'appréhension de tels instantanés. Les textes de Colette Gibelin (et pas seulement ceux de « Souffles et Songes ») sont éclairés par cette remarque du philosophe : l'origine n'est pas au début d'un processus qui correspondrait alors à une déperdition, elle est dans chaque instant poétique, elle surgit –inattendue, violente, *un bel élan de fureur noire* – elle dresse soudain l'image qu'il faut dire et qu'il est si difficile de dire.

*Toute poésie est effraction,
déchirure
Le tissu du réel a cédé
On revendique le risque,
les mots suspendus dans le vide,
sans crainte des ravins*

*Le poème est un court-circuit
qui porte l'incendie
jusqu'au cœur de nos plus lourds sommeils
Rapt et ravissement
Il fonce, rapace au bec de braise
sur la vie léthargique,
sonne l'alarme,
transperce l'ombre quotidienne*

Dans « Souffles et Songes », la percée de ce que Colette Gibelin nomme « la vie », c'est la flèche portée par le vent, portée et créée par le vent. Avec la terre, avec le feu et l'eau, l'air est ici la forme par le biais de laquelle un monde, ce monde-là, est aperçu par les travers de ce monde-ci qu'il transperce. Comme la terre, l'eau ou le feu (puisqu'il s'agit d'une seule et même intensité), l'air (le vent, le souffle, la respiration, l'élan, les voiles, les tournesols, *un éventail ouvert*, fulgurance, battement de cils, cerf-volant...) l'air traverse le quotidien et le dévaste y ouvrant à la fois le trou noir de l'angoisse et l'éblouissement de l'inattendu. Car, finalement (et encore une fois, finalement ne renvoie pas au terme d'un processus mais à l'irruption de l'être dans les leurres) le caractère principal de cette œuvre c'est qu'elle ouvre irrésistiblement au surgissement de la lumière.

*L'air lumière libère toutes les musiques
allège les corps
Les douleurs s'évaporent
S'installe une ébriété neuve,
un goût de dissidence*

Les gorgées de lumière jaillissent avec le vent et avec elles jaillissent les couleurs *Eclatement des repères/ où donc est l'horizon ?* le vertige, les fièvres, les effluves et leur ivresse, la clarté.

Cette frénésie bouscule, mais la lumière apaise même si elle nous arrache au calme. Nos songes (très peu nommés dans le recueil, mais toujours présents, y compris par la menace qui les accompagne que tout ceci ne soit que rêve) sont les écoutes qui nous ouvrent à cette lumière. Ils sont aussi la tentation désespérée de relier par des mots les instants de lumière, mais peut-il y avoir poésie si les mots ne perdent pas leur capacité de liant, s'ils ne sont pas contraints de rester ce qu'ils

sont initialement, pierres, flammes, eaux perdues et surtout, ici, souffles ?

*Porté par d'invisibles souffles,
un poème appelle
un poème crie sa rage d'exister
Il respire et résiste
Dans les épis de blé
les vents de la moisson
murmurent le chant lourd de la maturité*

Et c'est rupture, et c'est achèvement

Et c'est rupture et c'est achèvement : le grand écart ! L'âpreté de cette poésie vient aussi de là : qu'il serait bon de pouvoir sans pensées à l'arrière s'abandonner à l'alexandrin des songes et brasser dans un geste vaste ces images de lumière ! mais ce serait perdre et trahir leur origine... Il n'y a que ruptures. Tout se perd. Tout se crée. Rien ne se transforme, sauf sous faux-semblant. La force de Colette Gibelin c'est parfois d'être si consciente de la fragilité des mots parmi leur inépuisable énergie qu'elle angoisse à passer par eux pour inscrire ses éblouissements. Mais cette frénésie contenue, quelle allégresse souvent elle donne !

Vol plané

*Les taureaux blancs de la pleine lune
rêvent sur la campagne
Immersion dans la lumière blanche
L'air est immobile*

*Suspendus les doutes et les craintes,
les rumeurs de la vie
Le silence seul brome dans la nuit
Instant d'éternité avant le tremblement du jour*

